

Les traîneries

Sara Dion

Numéro 168 (3), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, S. (2018). Les traîneries. *Jeu*, (168), 7-9.

LES TRAÎNERIES

Sara Dion

Parce qu’hier arrive si vite en arts vivants : plaidoyer pour un sain concubinage entre le passé et le présent.

Parfois, la nuit, je me réveille le souffle court et les clavicules moites, envahie par un sentiment de plaisir mêlé de gêne. Ça m’arrive également le jour, quand je laisse mon esprit vagabonder un peu trop longtemps, alors que je devrais être en train de retrouver une captation vidéo—au pire une photo, même médiocre—d’une mise en scène iconique, ou toutes les versions disponibles d’un texte. C’est que je fais ce *wet dream* récurrent de cabines privées, de personnes aux mains expertes et à l’esprit obsédé, prêtes à répondre à mes besoins les plus singuliers, de salles pleines d’images impudiques et d’étagères où s’aligneraient des centaines de textes si bien classés et

conservés que je devrais retenir un cri. Je sais, c’est un désir cliché, une image porno-*nerd* qui a été forgée, caressée, retournée dans tous les sens par tellement d’artistes, de chercheurs et de chercheuses, de journalistes, d’étudiants et d’étudiantes, d’amoureux et d’amoureuses du théâtre qu’elle en est devenue romantique, *vintage*, comique. Je m’émoustille sur le *Bleu nuit* des rêves théâtraux. Un lieu, ou un réseau de lieux, consacré au théâtre québécois, avec une plateforme numérique à la hauteur de ce que 2018 est capable d’offrir.

J’imagine que c’est ce qui arrive quand on a étudié à l’Université de Montréal vers 2009 et qu’on nous a référée maintes fois aux

bibliothèques de l’École nationale de théâtre du Canada (ÉNT) et de l’Université du Québec à Montréal (UQAM) pour des textes. Quand on a dépensé nos prêts et bourses dans les librairies Olivieri, Gallimard et Zone Libre pendant huit ans. Quand on a cherché longtemps le Centre de documentation de l’École supérieure de théâtre (CEDEST) à l’UQAM, digne de la passerelle 9 ¼ dans la saga *Harry Potter* parce que coincé dans un local beaucoup trop petit pour sa vocation, en haut d’un escalier caché, accessible par un corridor cul-de-sac gardé par un gnome. Quand on sait qu’il y a des boîtes de fonds d’archives—affiches, textes, programmes, correspondances, journaux de création—encore scellées à



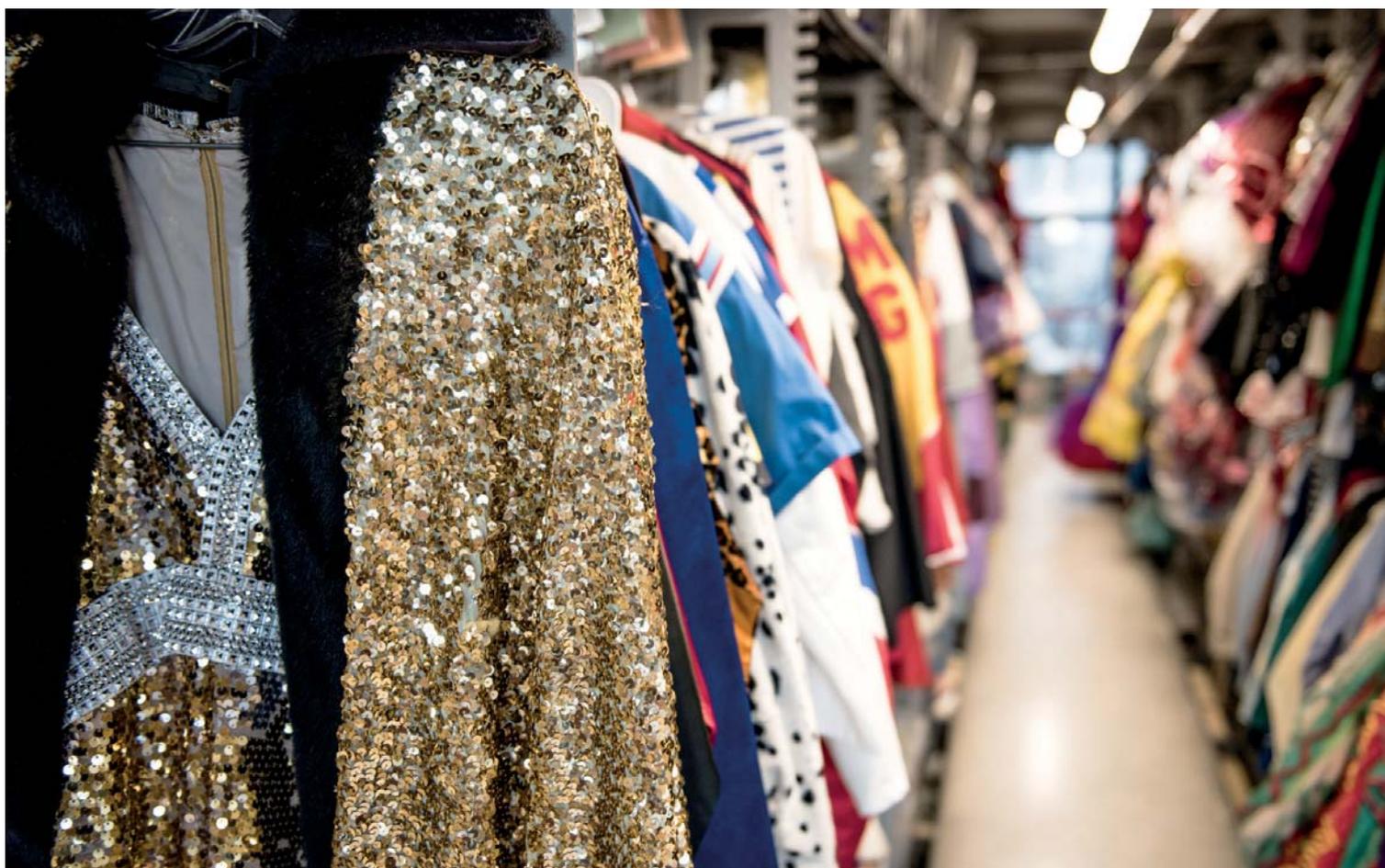
Autodafé—Traces—Burning (2015), installation-performance de Raymond Marius Boucher. Maquette réalisée par Luz Gaitan, du Département de théâtre de l’Université Concordia, pour le décor de *Savage/Love* de Sam Shepard, conçu par Raymond Marius Boucher (Pigeons International, 1994). © Raymond Marius Boucher

... il semble qu'aucune organisation n'ait encore la mission et les moyens de répertorier, de conserver et d'exposer les petites (et grandes) bêtes elles-mêmes, une fois leur tour de piste achevé.



Bibliothèque et archives nationales du Québec et dans les locaux de différentes compagnies, faute de temps et de ressources pour les traiter. Quand on travaille pour le Théâtre de l'Opsis, la revue *Jeu* ou le Centre des auteurs dramatiques (CEAD), et qu'on sait l'histoire de notre théâtre à la merci des souris et des dégâts d'eau. Faire s'égoutter délicatement l'eau contaminée des tapuscrits originaux de Réjean Ducharme en attendant la compagnie d'experts en sauvetage d'archives, ça fait de quoi. Sans parler du patrimoine matériel—maquettes de scénographie, marionnettes, costumes...—qui prend le chemin de boîtes Archivex, de placards et de coffres pour y rester indéfiniment ou éventuellement atterrir dans les bacs de recyclage. Papiers jaunis ou moisis, *gugusses* en bois et en papier mâché, DVD mal identifiés, morceaux de tissus, idées délavées, représentations oubliées, restants d'expériences. Avec le temps—parfois quelques semaines suffisent—, notre théâtre se change en traîneries.

Si la maison-atelier de Felix Mirbt a été rescapée et si les arts de la marionnette seront enfin dotés de leur propre centre de création à Montréal, la Maison internationale des arts de la marionnette, il semble qu'aucune organisation n'ait encore la mission et les moyens de répertorier, de conserver et d'exposer les petites (et grandes) bêtes elles-mêmes, une fois leur tour de piste achevé. Si le CEDEST a heureusement signé plusieurs ententes avec des compagnies pour qu'elles y déposent les captations vidéo de leurs productions, il reste que de nombreux producteurs ne l'ont pas encore fait—voire ne filment pas leurs créations—et que le centre de documentation fonctionne grâce à une bibliothéconomie artisanale (beaucoup d'amour et de patience, peu de moyens techniques). Si le CEAD, l'ÉNT, l'Association québécoise des auteurs dramatiques et le Conservatoire d'art dramatique de Montréal sont en quelque sorte liés par un réseau de circulation des textes québécois francophones, la désuétude et le caractère approximatif



Le Grand Costumier. © Philippe Latour

de leurs moyens de partage et d'archivage électronique sont éblouissants. L'épopée de la Société de développement pour un Musée des arts du spectacle vivant (SDMASV) est également parlante: 25 ans de recherche, de réflexion et de tentatives de partenariats plus ou moins fructueuses, près d'un demi-million de dollars dépensés, constat d'infaisabilité, climat politique défavorable, dissolution de l'organisme et dépôt des archives au Conseil québécois du théâtre—, autre lieu où des tonnes d'informations dorment en paix, d'ailleurs. La SDMASV renaît de ses cendres sous le nom de TRACES (Table de Réflexion pour l'Archivage, la Conservation et l'Éducation sur le Spectacle), «table» prometteuse qui regroupe de plus en plus de membres, mais dont la visibilité et les moyens sont pour l'instant si restreints qu'il est difficile d'y voir autre chose qu'un retour à la case départ, en connaissance de cause des défis et constats des trois dernières décennies.

Je sais, je mélange tout. Peut-on sérieusement réclamer une instance qui s'occuperait de tout conserver, de tout documenter, de tout rendre disponible dans le champ du théâtre, voire des arts vivants? C'est ce qu'il y a de beau avec les rêves: on y fait ce qu'on veut.

Imaginons que les compagnies et les artistes aient accès à une plateforme unique où déposer des traces de leurs créations—processus, résultats finaux, matériel promotionnel—en version électronique. Et que cette plateforme soit minimalement bilingue, parce que le théâtre québécois n'est pas que francophone. Qu'elle inclue l'option de rendre accessible publiquement une partie du contenu. Et que, partout au Québec—ne soyons pas montréalocentristes—, des lieux, dans une belle collaboration entre les municipalités et le provincial, prennent en charge une partie du patrimoine matériel, à la manière du Grand Costumier de Montréal, dont il faut par ailleurs saluer le travail colossal. Les costumes et les accessoires? À Montréal. Les marionnettes? En Estrie. La scénographie? Dans les Laurentides. Les affiches et les programmes? Dans Lanaudière. Les captations vidéo? Accessibles partout où internet se rend. Les textes? Grande question, principalement quant à leur reproductibilité, à la distinction entre les textes édités et inédits et à la gestion des droits d'auteur. Les pratiques immersives, multimédias, performatives qui échappent à une logique d'archivage matériel intégral? Je... Je ne sais pas. Pour l'instant. Un défi à relever. Comme celui des supports, physiques

et informatiques, qui tombent parfois en désuétude, et celui de l'archivage du sensible inhérent aux arts vivants, et celui de l'indécence de ce projet: comment (oser) réclamer des espaces et des fonds pour prendre soin du passé—d'il y a 100 ans à la saison qui vient de se terminer—quand les pieds carrés et l'argent font défaut pour la création d'aujourd'hui et de demain? Quand le théâtre, la danse et le cirque eux-mêmes voyagent si difficilement hors des grands centres urbains?

Je trouve réconfortant de penser à ces lieux, devenus des attractions locales au même titre qu'un musée des sciences, une chocolaterie reconnue ou une réserve naturelle, qui permettraient de fréquenter le théâtre autrement, partout au Québec. Il y a quelque chose de jouissif à rêver ce réseau organique et tentaculaire où l'histoire, la connaissance et la création côtoieraient, pour faire acte de mémoire, créer une circulation et une démocratisation des savoirs, favoriser une émulation interrégionale, interdisciplinaire et intergénérationnelle entre artistes, faire germer des œuvres et des pratiques contemporaines dans le terreau des spectacles et des démarches qui les ont précédées. ●